

« Youki est un peu comme un enfant. Le jour où je l'ai eu, je me suis sentie responsable d'un être vivant pour la première fois. »

Pour plaisanter, j'eus envie de lui répondre que jamais personne ne m'avait touché « la truffe » pour savoir si j'étais malade, mais je ne voulais pas prendre le risque inutile d'introduire ma mère dans la conversation pour ma première soirée chez Aline. Je m'abstins donc de toute remarque.

Je ne sais pas quand Youki se calma. Je sais seulement qu'après un moment, je dus me concentrer sur ce que je faisais et j'oubliai la peluche surexcitée qui nous avait accueillis.

Aline nous avait préparé un tilleul-menthe. Assis côte à côte sur son petit canapé futon, nous bûmes nos tisanes dans un silence gêné. Au-dessus de nos têtes était accroché *Le Baiser de l'Hôtel de Ville* de Robert Doisneau, et j'eus, un bref instant, sous cette image éculée, le sentiment d'attendre mon tour dans un cabinet médical. Face à nous, au-dessus d'un petit téléviseur, se trouvait un pêle-mêle dans lequel étaient rassemblées des photos de Youki à différents stades de son évolution. L'éclairage tamisé fourni par une guirlande lumineuse et une lampe de table achetées toutes deux chez

Ikea donnait au rose tendre des murs un aspect de guimauve en train de fondre. Aline se pencha devant moi pour atteindre la chaîne hi-fi et mettre de la musique, prétexte évident pour s'allonger sur mes genoux. Les premières notes de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven retentirent. Il s'agissait là d'une version que je ne connaissais pas : le disco remix des plus grands chefs-d'œuvre de la musique classique comme l'indiquait la jaquette du CD. J'avais déjà souffert lorsque j'étais plus jeune des méfaits du Rondò Veneziano sur la musique baroque italienne, formation que mon père trouvait formidable et dont la modernité sereine convenait parfaitement selon lui aux balades dominicales en voiture le long de la Garonne. Devant mon air quelque peu surpris, Aline me demanda si j'aimais Beethoven. Je me contentai d'une moue silencieuse pour toute réponse.

– Peut-être une autre alors, reprit-elle. C'est vrai que tout n'est pas bon dans Beethoven.

Elle se pencha de nouveau pour changer de morceau. Cette fois-ci, je sentis ses seins sur mes cuisses. C'était plus qu'il n'en fallait pour provoquer mon érection. Je crois qu'elle avait mis une version rock de *Così fan tutte*, à moins que ce ne fût l'intégrale du concert de

Woodstock mixée avec l'*Adagio* d'Albinoni, je ne sais plus. Nous nous déshabillâmes l'un l'autre, à demi empêtrés dans nos manches de pull-over. Je fis glisser sa jupe sur ses hanches. Elle déboutonna mon jean, le fit descendre avec ses pieds le long de mes jambes avec une maîtrise d'experte, et je me retrouvai, en slip, avec le pantalon tirebouchonné, coincé par mes chaussures. J'aurais dû commencer par là, bien sûr.

Puis je fus nu. Elle aussi. Elle était allongée sur le canapé. J'étais à genoux sur le tapis, un Helsingør en pure laine vierge et tissé main que j'avais moi-même repéré chez Ikea mais que je n'avais pu acheter vu l'étroitesse de mon appartement. Penché sur son corps, magnifique, doux, soyeux, je l'embrassai délicatement en lui caressant les seins. Elle ondulait, féline, sous mes doigts. La nuit était à nous.

C'est alors que je fus surpris de sentir un élément froid et humide entrer en contact avec mon anus à découvert. Youki n'était pas malade, je pouvais l'attester. Je tentai de repousser discrètement le chien du talon mais la bête était têtue et revint à la charge. Je dus lancer le pied un peu trop fort la deuxième fois car Youki fit entendre un long aboiement suraigu. Ce geste,

s'il eut le mérite de convaincre l'animal de cesser sur-le-champ ses attentions à mon encontre, éloigna aussi ma compagne de la pâmoison de plaisir vers laquelle elle se dirigeait pour l'amener, toutes affaires cessantes, au chevet du yorkshire blessé. Heureusement, Youki n'avait rien, plus de peur que de mal, et termina la nuit enfermé dans la cuisine. Aline revint et, consciente de la rupture du charme qui venait de se produire, éteignit la lumière afin de retrouver plus facilement notre intimité. Le noir était complet. Elle me prit la main et m'entraîna vers la chambre. « Laisse-toi guider » me dit-elle. Je me laissai emporter volontiers dans ce jeu érotique. Habitée à la topographie des lieux, Aline contourna l'angle formé par le mur du couloir qui menait à la chambre. Je ne pouvais deviner la configuration de l'appartement, mais je réalisai aisément l'existence de cet angle au moment où mon visage le rencontra.

Je me réveillai le lendemain avec un œil au beurre noir digne d'un boxeur maladroit qui se serait cogné à son tabouret en regagnant son coin. J'avais en effet un hématome rectiligne qui me barrait le côté gauche du visage, preuve de la violence du choc. Malgré tous les soins

prodigués par Aline – gant de toilette humide, onguent et tendres baisers – j’arborais une tête à demi gonflée par un cocard d’une couleur violette tirant sur le jaune en périphérie. Mais je me sentais bien. Je sortais de cette nuit comblé. J’avais le sentiment que le monde s’offrait à moi, que la chance avait tourné, qu’aucun obstacle ne viendrait empêcher mon ascension.

Et, en effet, une surprise m’attendait dans les jours qui suivirent. Les courriers que j’avais envoyés quelques semaines auparavant portaient enfin leurs fruits. Le consulat de France à Iakoutsk me demandait d’accueillir une délégation officielle.

Iakoutsk est la capitale de la Iakoutie. La Iakoutie, plus connue sous le nom de République de Sakha, se situe dans le nord-est de la Sibérie. C’est un immense territoire de plus de trois millions de kilomètres carrés, avec une densité de population très basse, et dont le sous-sol abonde en matières premières : pétrole, gaz, diamant, or... Son PIB est donc très élevé. Ces quelques informations indiquées dans l’ordre de mission faxé par mes collègues d’Iakoutsk soulignaient l’importance de cette délégation. Il y avait des enjeux économiques

de poids derrière cela et les meilleurs égards devaient être réservés aux quelques hauts responsables iakoutes qui venaient en France à l'occasion de ce voyage.

J'informai Boutinot de cette demande. Il ne s'étonna pas de cette soudaine reprise de l'activité et se contenta de me demander si j'avais besoin d'un appui logistique pour cette opération, appui pour lequel il était prêt à faire jouer les siens auprès de l'état-major. Je déclinai l'offre. Les affaires de notre cher directeur de section n'allaient pas s'améliorer.

La délégation iakoute séjournait dans un hôtel du centre de Paris, sur le boulevard Saint-Michel. Ma mission était simple. Je devais suivre cette délégation d'une quarantaine de personnes dans ses déplacements dont les objectifs étaient touristiques : le château de Versailles, le musée du Louvre, la tour Eiffel... Ce programme avait des airs de voyage scolaire de fin d'année, hormis le fait que je n'allais pas, cette fois-ci, partager les bêtises de la banquette arrière avec mes camarades, ni subir la comparaison des sachets pique-nique préparés par nos mères. À ces activités culturelles organisées pour nos invités iakoutes s'ajoutaient une demi-journée à Eurodisney, quelques heures

de shopping dans les grands magasins du boulevard Haussmann et une découverte de la gastronomie française. La durée de leur séjour était brève, trois jours seulement, au terme desquels la délégation devait assister à un discours du secrétaire d'État chargé du commerce extérieur. Rien d'insurmontable a priori.

Cependant, j'eus la mauvaise surprise, pour commencer, de découvrir, lors de l'arrivée dans le hall de l'hôtel de la délégation iakoute, qu'aucun des membres du groupe ne parlait le français ni l'anglais. Je dus réclamer auprès du ministère l'intervention en urgence d'un interprète. Je m'en voulais d'avoir oublié ce détail d'organisation qui révélait mon manque d'expérience. En attendant l'interprète, je tentai de convaincre comme je le pouvais les membres de la délégation de se couvrir davantage pour sortir. Nous étions à la fin du mois d'octobre et les huit degrés de température extérieure qui régnaient sur la capitale, un froid précoce et inhabituel, suggéraient une tenue vestimentaire plus chaude que les T-shirts pour touristes sérigraphiés « I love Paris » qu'ils portaient. Mais malgré mes explications par gestes, qui n'avaient guère gagné en efficacité depuis l'épisode du pigeon, ils se contentaient de

sourire en attendant de monter dans le bus qui stationnait devant l'hôtel. L'interprète à son arrivée m'éclaira sans tarder :

– Il fait moins quarante en moyenne là-bas. Huit degrés pour eux, c'est l'été.

Mon nombrilisme occidental m'avait aveuglé. Il était temps pour moi de renouveler mon abonnement à *Géo*.

Nous fîmes monter les Iakoutes dans le bus. J'en profitai pour demander à l'interprète d'autres informations sur ce pays, nouveau pour moi malgré mes années d'explorations sur papier. Il me confirma les informations succinctes transmises par mes collègues.

– Sont-ils nombreux, ces Iakoutes? lui demandai-je. J'ai lu qu'il y avait une faible densité de population là-bas.

– Combien sont-ils dans cette délégation?

– Ils sont quarante-deux, lui précisai-je.

– Alors, je crois qu'ils sont tous là...

Toute la partie touristique du séjour se déroula sans encombres. Les Iakoutes s'étaient photographiés devant tous les monuments, souriant du matin au soir, heureux de se trouver à Paris. Certains avaient passé leurs journées l'œil rivé sur le petit écran de contrôle de leur

appareil numérique, sans jamais admirer de leurs yeux les sites visités. À la fin du troisième jour, le bus nous conduisit au ministère de l'Économie afin d'assister au discours du secrétaire d'État chargé du commerce extérieur. J'étais très satisfait du développement de la mission. J'imaginai déjà les termes dans lesquels j'allais rédiger mon compte rendu et ceux de la lettre de remerciements et de félicitations que n'allait pas manquer de m'adresser le consulat d'Iakoutsk.

À notre arrivée à Bercy, nous fûmes accueillis par le chef de cabinet du secrétaire d'État, qui nous orienta vers un salon dans lequel attendaient déjà quelques journalistes. Les Iakoutes s'installèrent et, disciplinés, coiffèrent tous leur casque dans l'attente de la traduction simultanée.

– Vous avez les dossiers de presse? me demanda le chef de cabinet.

– Quels dossiers de presse? demandai-je à mon tour.

– Nous vous les avons transmis par e-mail ce matin pour validation, ajout de vos documents et impression.

– Mais je ne suis pas passé à mon bureau depuis trois jours. Vous saviez bien que j'accompagnais

la délégation dans tous ses déplacements et que...

Le chef de cabinet me coupa sèchement la parole et me colla dans les mains une chemise cartonnée qui contenait le discours de son secrétaire d'État.

– Filez dans le hall d'accueil. Sur votre droite, il y a le bureau des huissiers : ils ont un photocopieur. Faites une dizaine de copies du discours. On aura au moins ça à donner aux journalistes.

Je m'exécutai sans mot dire. Je savais qu'il valait mieux faire profil bas devant ce genre de hauts fonctionnaires pète-sec. Alors que j'étais sur le pas de la porte, il m'interpella de nouveau.

– Et dépêchez-vous. C'est l'exemplaire qui doit servir au secrétaire d'État que je vous ai donné. Il sera là dans cinq minutes.

J'engageai la liasse dans le bac du photocopieur destiné à cet usage, sélectionnai le nombre de copies et appuyai sur le bouton vert. Tout cela ne prendrait pas trois minutes. J'étais en train de me dire qu'il était quand même plus pratique d'installer des copieurs en libre-service plutôt que des appareils à code tel celui qui équipait la section, lorsqu'un message d'erreur

s'afficha sur l'écran de contrôle : « Bourrage papier : retirer les originaux puis les remettre dans le bac dans l'ordre initial. » Un sentiment de panique commençait à me gagner mais je tentai de le contenir. Sur l'écran, une flèche indiquait l'endroit où s'était produit le bourrage. Il me suffisait de suivre les instructions. J'ouvris le capot latéral du copieur et constatai que trois feuilles s'étaient coincées dans une sorte de mécanisme à rouleaux. Je retirai non sans quelques difficultés les originaux coincés, les posai sur le copieur, récupérai ceux qui étaient encore dans le bac, les posai sur le copieur aussi, et levai le capot supérieur de la machine pour récupérer la feuille qui se trouvait sur la vitre afin de pouvoir tout rassembler dans l'ordre. Et c'est en soulevant ce capot que je fis glisser les feuilles entre le mur et le photocopieur. La transpiration me gagnait. Si seulement Aline s'était trouvée à mes côtés je n'en serais sans doute pas là. J'avais envie de crier son nom. Je récupérai la liasse désordonnée tant bien que mal et constatai avec effroi que les pages n'étaient pas numérotées. Plus de cinq minutes s'étaient déjà écoulées depuis que j'avais quitté le salon dans lequel devait se tenir la conférence. J'imaginai le secrétaire d'État

qui s'impatientait à la tribune dans l'attente de son texte. Je craignais par ailleurs que le chef de cabinet ne débarquât pour constater mon inaptitude à gérer une tâche aussi simple que celle qui consistait à réaliser un jeu de photocopies.

Il y avait une quinzaine de pages. J'isolai aisément le début et la fin du discours. Dans la panique, le reste me semblait plus confus et j'avais du mal à retrouver l'enchaînement des phrases d'une page à l'autre. Pressé par le temps, je finis par remettre les feuilles dans le bac en espérant n'avoir pas trop bouleversé leur ordre et relançai le travail. Deux minutes après, j'avais mes dix copies du discours et je regagnai le salon où tout le monde m'attendait. Le secrétaire d'État était là qui discutait avec son chef de cabinet. Ce dernier vint à ma rencontre en me lançant un regard furibard.

– Bon sang! Mais que faisiez-vous?

Il m'arracha le discours des mains sans attendre mes explications puis le remit au secrétaire d'État qui s'installa devant son pupitre pour commencer enfin son allocution :

« Mesdames, Messieurs, chers amis iakoutes,
Un célèbre économiste français, le professeur Painsdorger, auteur d'un ouvrage sur la

globalisation et les délocalisations, a posé clairement le problème des pays développés. Pour être compétitif, il n'y a que deux logiques de base : la logique de coût, d'une part, et la logique d'innovation, d'autre part. Les deux logiques ne s'excluent pas.

À cela j'ajouterai ... »

Il poursuivit. J'écoutais, angoissé, dans l'attente du deuxième feuillet.

« ... cette entreprise doit supporter des coûts liés aux taux de change, aux coûts de... »

Il tourna la page.

« ... l'amitié entre nos deux pays est une base solide à cet essor des échanges... »

Non, le mélange des pages ne passerait pas inaperçu. L'interprète restitua les mots prononcés avec fidélité et l'assistance, peu concentrée jusque-là, leva la tête, étonnée. Le chef de cabinet se tourna vers moi, les sourcils froncés. Mes heures étaient comptées.

Le secrétaire d'État poursuivit sa lecture sans se départir.

« ... Dans le domaine des énergies renouvelables, le système et les mécanismes d'aide ont été fondamentalement réformés à la suite d'une étude... »

Changement de page : je rentrai la tête dans les épaules.

« sur les échanges culturels susceptibles d'être mis en place entre nos deux pays et les échanges touristiques que ceux-ci impliqueront. »

Les Iakoutes riaient de bon cœur à chaque nouvelle incohérence dans l'allocution du secrétaire d'État. Certains même applaudissaient. C'était pour moi une catastrophe. Je venais d'assurer trois journées de travail irréprochable avec la délégation iakoute et cette histoire de discours mal photocopié, tâche qui ne relevait pas de mes attributions mais de celles d'un agent administratif affecté au service du cabinet du secrétaire d'État, venait tout gâcher. Au regard des textes qui régissent la fonction publique d'État, je ne risquais aucune sanction disciplinaire, mais se mettre à dos un chef de cabinet, et probablement un secrétaire d'État,

fussent-ils d'un autre ministère, n'était pas le meilleur moyen de débiter sa carrière. J'attendis, résigné, la fin du discours, pour récupérer la délégation dont certains membres étaient encore hilares en montant dans le bus pour l'aéroport. Le départ était prévu à 20 h 47.

Le soir, je retrouvai Aline et lui racontai mes mésaventures, du bourrage de la photocopieuse – épisode auquel elle apporta quelques commentaires techniques sensés mais qui ne furent d'aucun réconfort – jusqu'à la séparation d'avec le chef du cabinet qui me siffla un « je m'occuperai de votre cas personnellement » avant de rejoindre son secrétaire d'État courroucé qui lui demandait une explication immédiate dans son bureau sur ce qui venait de se produire. Il allait se faire remonter les bretelles, mais si celles-ci devaient lâcher, nul doute que ce serait sur mon visage qu'elles viendraient claquer.